

RENCONTRE - DIALOGUE

Notes de réflexion. Bangkok 1970

LA VÉRITÉ ... tous nous nous tournons vers elle comme vers le mystère que nous tentons non pas étreindre, mais de viser de notre mieux. Chacun de nos frères les hommes cherche la vérité et par là même reçoit un peu de sa lumière. A mon tour quand j'entre en contact avec quelqu'un, je pense ne pas l'aborder comme celui auquel je viens donner la lumière, mais comme celui qui vient me donner la lumière... Les incroyants, ce sont ceux qui par leur incroyance même me révèlent un aspect de la vérité que je ne soupçonnais pas... Si je pense donner, je m'estime supérieur... On ne donne qu'en recevant, car alors on fait exister l'autre, puisqu'on existe par lui. Tant que je semblerai avoir la vérité dont je témoigne, l'autre refusera de m'entendre. Les formules que j'en proposerai heurteront les formules que l'autre possède. Si au contraire je sais renoncer à ces formules pour dévoiler la nudité de mon esprit devant le Mystère, alors il est probable que mon frère dépouillera des oripeaux dont il affuble sa vérité. La rencontre aura lieu dans la sincérité. Sinon le dialogue n'aura été que le cliquetis de deux armures. (P. Xav. Léon-Dufour, *Réponse à une enquête sur Démythisation, Foi et Religion*, Esprit, octobre 67, p. 423). Jean XXIII aussi a dit que autre chose était la vérité et autre chose les formulations qu'on peut en donner.

L'époque est sans doute révolue des escadrons de convertisseurs et de sauveurs de « païens », pour lesquels il ne peut y avoir qu'une vérité, la leur, et qu'une manière de la dire, la leur, et qui sont dans une incapacité absolue d'en dire eux-mêmes quelque chose, ou d'en « entendre » dit par d'autres quelque chose, si ce n'est pas dit avec les mots et les formules qui leur sont familières. Elle est certainement révolue l'époque où, armés de nos formules de vérité, on partait pour y convertir les autres avec la conviction d'avoir accompli sa « mission », quand on avait réussi à convaincre quelqu'un des autres de son erreur et obtenu qu'il accepte de répéter « fidèlement » nos formules de vérité.

Finie l'époque du sectarisme, du prosélytisme indiscret, et des entreprises destructrices du patrimoine de Sagesse et de Spiritualité des nations : c'est là notre patrimoine commun et notre propre trésor que nous dévasterions. Nous avons beau nous dire spirituellement des sémites, il n'est nécessairement pas indiqué de vouloir faire « judaïser » ou romaniser ou helléniser sur toute la face de la planète.

De cela, bien sûr, presque tout le monde est convaincu... au moins au niveau des gens qui pensent et réfléchissent... mais de penser, réfléchir, étudier, au niveau des quartier-maitres on n'en trouve pas toujours le temps, ni l'envie. Il y a même des capitaines qui ne sont pas très fixés.

Nous n'allons pas aux autres pour les convertir (à nous, à nos formules, à nos rites, à « notre » vérité) mais pour NOUS CONVERTIR à eux, aller à la recherche, à la « découverte du sens » de leur langage, car leur langage comme le nôtre « veut dire » quelque chose de Précieux et Caché, doublement caché pour nous, leurs « étrangers », et d'autant plus précieux que nous n'en avons pas idée.

Où donc nous a-t-on si bien entraînés à polémiquer, apologétiser, argumenter, et toujours triompher, par devoir sacré, au nom de l'orthodoxie, mais sans cesser de tourner en rond dans l'arsenal de nos concepts et de nos shèmes, nos catégories intellectuelles d'occidentaux, sans nous demander ce que tout ce déballage peut bien signifier pour l'interlocuteur abasourdi de notre assurance, qui, devant ce dialogue de sourd, en bon Oriental, sera le premier à recourir au silence.

Comment prétendre dire valablement quelque chose à quelqu'un, articuler un langage qui ait un sens pour lui, sinon dans le langage qui « parle » pour lui ? Et il ne saurait suffire d'employer sa langue car le langage est bien un au-delà des mots : il est au niveau des significations et des interprétations. Et ce n'est pas forcément celui qui manie le plus brillamment la langue qui « signifie » le plus, car le brillant peut n'être qu'un décor et servir d'alibi. Pas d'avenir dans cette carrière pour les bricoleurs et les amateurs, d'autant plus superficiels que plus pressés.

En tout cas il ne peut pas faire de doute que c'est à celui qui prend l'initiative de rechercher le dialogue, si vraiment « il y croit », d'être prêt à faire le premier pas et la plus grande partie du chemin, sans lésiner sur ses réserves de patience et de temps.

Et il devrait être évident que ce n'est pas à nous, ici, étrangers, à espérer que ce sont les autres qui prendront l'initiative de changer de langue et de formules ; et il est vain de polémiquer comme on le voit faire couramment pour essayer de convaincre l'autre que ces formules dans lesquelles le maître de vérité et ses disciples ont depuis plus de deux millénaires exprimé le cœur de sa doctrine, ne sont pas valables, et qu'ils feraient bien d'en changer, tout simplement, pour leurs contradictoires, moyennant quoi ils auraient la chance de dire ça comme nous et nous serions tous d'accord.

Passé encore de s'amuser quelque fois à « démolir en beauté » les opinions curieuses de quelque original des temps passés, encore que tout homme qui a essayé de dire quelque chose mérite qu'on essaie de comprendre ce qu'il a voulu dire... Mais quand on se trouve devant toute une Tradition chargée du patrimoine spirituel d'une telle portion de l'humanité, ça vaudrait peut-être la peine de se mettre en quête du « sens » !

Abordant un « langage » différent de celui qui nous est familier, le problème fondamental qui se pose est un problème d'interprétation. En vue d'une interprétation correcte, il serait sans doute bon de prêter, dès le début, grande attention à quelques distinctions que les bouddhistes considèrent comme élémentaires, et qui font en fait partie des premières étapes de l'enseignement.

Le bouddhisme se défend d'être une religion au sens occidental du mot. Il a pris l'habitude de s'intituler *sasana*, Enseignement, Doctrine. Mais voyant que, par suite des habitudes de traduction, les deux mots *sasana* et religion sont devenus interchangeables, faisant perdre au mot *sasana* son sens précis, l'assimilant au mot occidental « religion », beaucoup de bouddhistes qui réfléchissent voudraient qu'on abandonne le mot *sasana* à la désignation des autres religions, reprenant pour le bouddhisme l'appellation primitive *Dhamma-vinaya*, Doctrine-Règle de Vie, mot qui désignait à la fois la Voie enseignée par le Bouddha et les deux parties des Ecritures anciennes.

La Voie du Bouddha n'est pas religieuse, mais naturelle et empirique. (Certains bouddhistes voudraient même dire « scientifique », pour exprimer la rigueur avec laquelle la règle de conduite s'appuie sur l'observation et l'expérience, éliminant tout recours et toute référence à un numineux, un occulte, un ténébreux, un mystère, un sacré, un révélé.)

[Dans le] culte, pas de sacré, donc, pas de problème de relation (religion) avec le Sacré, ni de sacerdoce délégué du Sacré, pour s'en occuper, le manipuler, le capter ou le neutraliser, le supplier et se servir d'intermédiaire agréé pour ces opérations, au gré des besoins des deux parties : le Sacré et le peuple.

Ceci est dit au niveau du Bouddhiste conscient du bouddhisme tel qu'il s'enseigne et s'apprend ; il ne s'agit pas là d'une élite choisie réduite à une poignée, mais de gens qui se comptent par centaines, par milliers. Cela concerne au moins ceux qui chaque année préparent et passent les examens de l'un des trois degrés de Doctrine ; cela relève des responsables de « Affaires Monastiques » et n'a rien à voir avec la dose officielle de morale bouddhiste incluse dans les programmes et les examens de l'instruction publique.

Statistiques des candidats pour l'ensemble des trois degrés :

décembre 1969 : « religieux » : 164.284, laïcs : 23.306

décembre 1970 : « religieux » : 173.454, laïcs : 27.109

Il s'agit là strictement des examens de Doctrine. C'est indépendant des grades de pali, et à plus forte raison des 6 ou 7 années des deux Universités Monastiques de la capitale. (3000 étudiants, tous « religieux ») Mais il ne faut pas croire que ces statistiques sont faites de petits écoliers et de moineaux ; cela demande une culture de niveau secondaire. A Bangkok même, les cours ont lieu les samedis et dimanches dans les locaux universitaires monastiques et les élèves laïcs sont au grand nombre des étudiants des diverses universités d'Etat.

L'étude de la Doctrine bouddhiste n'est pas à la portée des enfants. Cela réclame un minimum de maturité intellectuelle : il faut avoir franchi au moins l'étape de l'adolescence. Pour les enfants, la morale des manuels scolaires suffit. L'important, c'est que la famille et le milieu scolaire les entraînent aux vertus de base et les amènent à assumer personnellement la responsabilité de leur conduite. Pour la reconnaissance des éléments essentiels de la Doctrine, il y a le traditionnel passage d'au moins trois mois dans la vie monastique, avant le mariage. Beaucoup, surtout en ville, ne le font pas. Cette institution est moins adaptée à la vie des cités modernes, (nécessités des études et apprentissages) qu'à la vie rurale traditionnelle. Beaucoup de ruraux restent dans la vie monastique, non pas trois mois, mais des années, les plus intelligents glissant vers les monastères des villes et de la capitale, poursuivant les études souvent très loin, et accédant aux postes de responsabilité.

Le bouddhisme éclairé, conscient, réfléchi est le fait de centaines de mille. Même si seulement la moitié des robes jaunes étaient de ceux-là, ce qui est au-dessous de la réalité (mettons à part les moineaux), avec le roulement perpétuel qui se produit dans les monastères, [avec] ceux qui font profession et [...] ceux qui retournent à la vie civile, sans jeter pour autant dans la cour du temple le bagage de connaissance et de Sagesse reçu, et les laïcs qui ont étudié sérieusement la Doctrine avec ou sans examens, on pourrait peut-être ajouter un zéro au nombre avancé ci-dessus.

Mais cela n'empêche pas qu'il faudrait bien ajouter un second zéro pour dire le nombre de ceux qui ne répondent pas à la définition du bouddhiste conscient et éclairé. Ceux-là ont besoin d'un objet où accrocher leur instinct religieux du sacré, sur quoi concentrer leurs et [leur] attente

de secours et de protection, avec un culte pour donner corps ou déjouer [leurs] besoins, et des objets sacrés aussi pour se décharger de leurs culpabilités, rétablir l'ordre facilement, se tranquilliser.

La bienveillance bouddhiste dispose le bouddhiste éclairé à beaucoup de condescendance, prenant les gens comme ils sont, à l'étape où ils sont, sachant que l'avancement spirituel peut demander beaucoup de temps, que chacun à chaque instant ne peut que récolter la résultante de tout ce qu'il a semé précédemment, que cela limite considérablement les possibilités de choix de ceux dont le bilan permanent du passé est encore pesant d'instinctivité, de l'ordre du désir sensible de la peur, de l'ignorance (les 3 *kilesa* : *lobba, dhosa, moha*). On concède à chacun qu'il fasse ce qu'il peut à son niveau présent et on fait confiance au temps et au dynamisme du vivant.

Du sacré, des gestes ou des objets sacrés, participant à la sphère du sacré, le Bouddha n'avait rien à faire, et le disciple quelque peu avancé n'en a que faire [non plus]. Mais il y en a beaucoup qui n'en sont pas encore là. L'Occidental comprend également très mal cette attitude. Voici son raisonnement : « S' « ils » laissent faire, c'est qu'ils approuvent, c'est donc qu'ils y croient et que malgré leurs affirmations, le bouddhisme (en soi comme en fait) n'est pas plus dégagé de la religiosité que les autres religions ».

Et le bouddhiste n'arrive pas davantage à voir clair dans la cervelle de l'Occidental. D'une part, l'Occident moderne proclame à grands cris son affranchissement de la religiosité : psychanalyse, marxisme, chacun à son point de vue propre. Mais cela se fait contre le christianisme et à ses dépens par ceux que le christianisme considère comme ses pires ennemis. Sapent-ils ses assises en sapant sa religiosité ? Et puis, voilà des siècles que ce même christianisme a lancé sa Propagande à la conquête des peuples de couleur, les traitant tous de païens, se présentant comme la Voie supérieure et définitive, se chargeant de les libérer tous de leur magie et de leurs superstitions. Quant à regarder les recrues de la nouvelle doctrine, au niveau peu évolué, il ne faut pas s'étonner de les voir tout aussi adonnés aux rites et aux objets sacrés que leurs pareils de toutes les religions. Et il est normal que pour eux on fasse des concessions. Mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'au niveau des responsables on fasse un tel usage de rites, de cérémonial, d'objets et de vêtements sacrés, d'exorcismes et bénédications, qu'il est bien difficile de croire que tout cela était nécessaire pour le peuple dans un pays où la religion locale montrait dans ce domaine plus de sobriété et de réticence pour l'usage privé des guides spirituels du peuple. En fait, c'est comme si, chez eux, les guides spirituels ne pouvaient pas être plus « spirituels » que le peuple ignorant qu'ils doivent guider !

Le bouddhisme fait certes des concessions à la religiosité populaire. Mais il tient à ce que cela n'engendre pas de confusion sur les principes. Dès le premier degré de l'étude de la Doctrine, on mémorise la liste des Dix Obstacles à l'avancement spirituel :

1. Attachement au moi individuel
2. Ignorance et incertitude doctrinale
3. Attachement aux observances et aux rituels

Ce n'est pas la doctrine réservée à une poignée d'initiés.

Et le « Rituel monastique ? Office monastique, prédication, on ne peut pas appeler cela un culte. Un prédicateur n'est pas un célébrant. En aucune circonstance le moine ne revêt autre choses que sa toge jaune de tous les jours. Placer des bâtonnets d'encens devant l'image du Bouddha est un geste privé, non une cérémonie. Geste privé aussi, la triple prosternation commune au laïc et au moine. L'Office monastique n'est pas un culte, [mais] des psalmodies tirées des Ecritures, des paroles du Maître, des louanges du Maître et de sa Doctrine.

Il y a deux Actes officiels de la Communauté Monastique strictement réglementés sous peine de nullité :

1. La « Profession » monastique ou plutôt l'aggrégation d'un nouveau membre à la Communauté Monastique
2. La confession des manquements à la Règle Monastique, non pas rémission des péchés, mais « confession », aveu ou déclaration de culpabilité, désaveu public des manquements avec intention de réparer par là le préjudice moral fait à la Communauté

On peut parler d'actes canoniques. Mais la validité requise n'a aucun rapport avec une espèce de validité sacramentelle. C'est une validité juridique qui requiert certaines conditions précises de lieu, de participants.

La quête quotidienne de la nourriture, comment la qualifier ? Acte de culte, rituel religieux, simple aumône ? Le mot d'aumône est à rejeter, car pour aucun bouddhiste il n'exprime le sens du geste. Le bouddhisme est essentiellement, non un culte, ni une doctrine, mais une Communauté de disciples vivant, non pas seulement selon les maximes du Maître, mais perpétuant ce que le

Bouddha a institué. Le lien de continuité est là essentiel. Ce lien se noue et se perpétue par l'acte d'agrégation de nouveaux membres à la Communauté Monastique. Si cette succession venait à être interrompue, on ne pourrait plus la renouer. L'Ordre Monastique de Thaïlande tient sa succession de Ceylan et rendit au 8^e siècle la succession aux moines singhalais qui l'avaient perdue à la suite de temples profanés et de désorganisation et dispersion de l'Ordre Monastique.

Assurer la conduite de l'Ordre Monastique est ressenti par les fidèles comme la première des nécessités, et donc la première des obligations. Le jour où la communauté des laïcs n'aurait plus en son sein la Communauté Monastique, elle ne serait plus rien ; elle pourrait bien à titre individuel et privé essayer de s'inspirer des Maximes du Maître, ce ne serait plus vraiment ce que le Maître a fondé. Ce ne serait plus la Communauté des Disciples, ce ne serait plus vraiment le bouddhisme avec ses Trois Joyaux : le Buddha, le Dharma, la Sangha : le Buddha, la Doctrine, l'Ordre Monastique. Ce ne serait plus qu'un bouddhisme mutilé. Observant le célibat, la Communauté Monastique ne peut assurer elle-même sa continuité. Elle est donc vitalement dépendante de la Communauté des laïcs ; elle leur est confiée par le Maître lui-même. Le laïc bouddhiste est extrêmement conscient de son rôle essentiel et irremplaçable, et c'est lui qui prend l'initiative de remplir sa mission qu'elle a, avec reconnaissance, reçue du Maître. C'est la Communauté des laïcs qui est reconnaissante à l'égard de la Communauté Monastique d'être là pour faire le geste d'acceptation bienveillante à la place du Maître. Le moine qui dirait merci prouverait qu'il n'a pas compris l'intention du laïc ou qu'il refuse de la reconnaître, et qu'il refuse ou renie son rôle de membre de la Communauté des disciples. Et puis, ce qui est donné n'est pas donné à lui. Remercier, ce serait « accaparer » le don pour lui. Les Occidentaux qui parlent de moines mendiants heurtent et blessent profondément la sensibilité des laïcs autant que celle des moines. (Certes, on peut quelquefois trouver des villages [où] des gens qui, se trouvant obligés par le conseil du village à prendre leur tour comme les autres pour nourrir les moines, manifestent de la mauvaise volonté. Ce sont là des procédés défectueux, qui ne peuvent se rencontrer que dans de trop petites agglomérations. Partout ailleurs, tout se passe de façon spontanée.)

La « quête » quotidienne de la nourriture est donc un geste d'une haute signification bouddhiste. Ce n'est là, à proprement parler, ni culte, ni rituel, mais un geste significatif pour qui comprend et estime le rôle de la Communauté Monastique comme guide spirituel de la Communauté des laïcs, en continuité [avec] la Communauté des disciples du Buddha.

Le mot « bouddhiste » n'est pas un mot abstrait. Ce qui est désigné par là est un organisme vivant. Le bouddhisme n'est pas simplement une doctrine religieuse ou philosophique. C'est la Communauté même fondée par le Buddha, essentiellement une Communauté Monastique entourée d'une Communauté de « Maîtres de maison », qui lui assure subsistance, recrutement, renouvellement. Les deux Communautés sont liées, inséparables et inconcevables l'une sans l'autre.

Le Buddha a beaucoup enseigné ; il a formulé une Doctrine, les Quatre Nobles Vérités, non pas construite spéculativement, mais découverte à partir de la vie et de l'expérience.

Il peut arriver que le bouddhisme soit enseigné et étudié comme une doctrine, une philosophie, un système de pensée, un assemblage d'idées. Cela est absolument contraire au projet et à la méthode du Buddha, qui a toujours refusé de faire de la spéculation métaphysique, et de répondre à toute question de l'ordre de celles auxquelles on ne pourrait répondre que par un enchaînement de raisonnements déductifs de nature spéculative.

Dans l'Inde de son époque, le Buddha avait suffisamment sous les yeux le spectacle de la vanité et de la stérilité des joutes spéculatives entre systèmes philosophique et des aberrations auxquelles peut mener la scholastique tournant à vide.

Le Buddha a vécu profondément sa recherche et sa découverte. L'énigme à résoudre n'était pas un problème théorique auquel répondrait adéquatement une réponse aussi théorique.

On ne peut pas assimiler le Buddha à ces grands penseurs, ces grands philosophes qui ont pensé, réfléchi, enseigné, édifiant pierre à pierre une construction, un système bien assis sur ses bases rationnelles et bien étayé d'arguments longuement élaborés.

L'itinéraire du Buddha n'a pas été une avancée de la pensée rationnelle, à l'aide d'instruments intellectuels, mais un itinéraire vécu, une aventure spirituelle, une expérience mystique: il a « vu » le secret du mystère du mal (*dukkha* : les maux et le mal). Il a « vu », non pas la solution théorique, spéculative, philosophique, intellectuellement satisfaisante, car y prétendre serait la pire des folies, et croire la « tenir », la plus grande illusion et sans doute la pire des malheurs, mais il a « vu » le secret du mal dans l'homme, et là encore non pas l'explication théorique, « d'origine » que les mythes essayent de dire, mais le secret des maux que dans sa folie (faute de sagesse) l'homme ne cesse d'amonceler sur ses épaules.

Le Buddha a « vu », il a eu l'intuition claire du processus par lequel l'homme à tout instant fabrique son malheur.

Si on saisit mal ce qu'a de spécifique et de vraiment original le point de vue et la façon de procéder de l'enquête et de la thérapeutique du Buddha (le Chercheur, le Trouveur, le Médecin), il n'est pas étonnant d'aller d'assimilations défectueuses en assimilations défectueuses, ne trouvant jamais dans les catégories connues celle où on pourrait loger le buddhisme : religion ? mysticisme ou rationalisme ? philosophie ? (métaphysique ? phénoménologie ? psychologie ?), idéalisme ou réalisme ? spiritualisme ou matérialisme ? nominalisme ? empirisme ? pragmatisme ? science ? médecine mentale ? technique thérapeutique ? psychanalyse ?

Une Tradition spirituelle, vécue par une communauté de croyants se transmettant un message de Salut [répond] au sentiment du tragique de la vie humaine, généralement consigné dans des Ecritures données comme l'enseignement authentique du Fondateur qui l'a « trouvé » ou reçu de l'au-delà des frontières de l'expérience humaine courante.

Le buddhisme pourrait entrer dans cette définition : tout en se défendant de transmettre une Révélation contenue dans des formulations dogmatiques, le buddhisme affirme que le *Dharma*, la Loi, la Vérité universelle et impérisable, éternelle, la Loi de nature de tous les univers, était avant le Buddha et tous les Buddhas passés, qu'aucun Buddha n'est l'auteur de la Loi, mais qu'il découvre, par une intuition révélatrice, une illumination spirituelle spécifique qui le fait Buddha, « Voyant ».

Nous n'avons pas à nous occuper de la religion populaire qui se peut rencontrer à chaque pas dans les populations qui se disent bouddhistes, et qui n'a rien de spécifiquement bouddhiste, même si elle est toute habillée « à la bouddhiste », tout comme la religion populaire en pays « chrétien » peut fort bien s'équiper, se déguiser « à la chrétienne » en fait de rites, objets, images, langage. Parallèlement, parmi les populations « converties » accidentellement, si on peut dire, par suite de circonstances bien fortuites, de motivations assez étrangères à ce qui devrait être en jeu dans une vraie conversion, combien on aurait parfois raison de dire qu'ils ne sont pas plus disciples du Christ qu'ils ne l'étaient du Buddha, et qu'au fond sous le changement de décor, sous un autre déguisement transporté des antipodes, c'est bien la même « religion » qu'avant, située à peu près au même niveau du stade magique de l'évolution humaine, pas moins aliénée qu'avant entre les juges redoutables et les bons génies consolateurs, qui n'ont changé que de nom et d'habit. (Certains trouvent que c'est là un progrès considérable et même décisif, car ils savent maintenant le « vrai » nom du Bon Dieu, de son lieu de résidence et des membres de sa Cour, les prières qui lui plaisent et les choses qu'il est obligatoire de faire pour être sauvés, surtout le baptême, et que « possédant la Grâce », la vertu leur sera plus facile... et que leurs enfants baptisés tout petits auront plus de chance, non seulement pour mourir, mais même pour vivre en bons chrétiens. Il ne faudrait pas trop se moquer : c'est bien à peu près comme cela que nos ancêtres les Gaulois et les Francs devinrent chrétiens, et nous aussi « en semence ». A supposer que l'Europe n'eût pas été christianisée, nous ne pouvons pas conjecturer à quel niveau de religion supérieure nous serions maintenant, ni quelle serait notre situation par rapport à la « religion » du Buddha.

Revenons-en au buddhisme éclairé et conscient tel qu'on l'enseigne et l'apprend sur la base des Ecritures pali. Si celui-ci n'a pas les titres suffisants pour faire un interlocuteur valable, où faut-il chercher ? [Dans] le buddhisme du Grand Véhicule ? Il est d'opinion reçue que le dialogue des religions « religieuses » avec le buddhisme du Nord, parce que justement il est « religieux », est assez facile, tandis qu'il serait à peu près impossible avec le bouddhisme du Sud (de tradition singhalaise, ou pali, ou theravada, ou « petit » Véhicule) vu son radicalisme, son rationalisme, on va même jusqu'à dire : son « matérialisme » (athéisme).

Certes, si pour mériter de se voir décerner par les chrétiens le titre de « spiritualiste », il fallait faire des concessions à ce qu'ils appellent « animisme » sur le terrain de la Doctrine (il ne s'agit pas ici de la « tolérance » pratique de l'animisme latent au niveau populaire), décidément le buddhisme pali préfère perdre le titre.

Reste à savoir si le buddhisme (pali compris, sinon pali surtout) n'est une Doctrine ou plus exactement une Voie de réalisation spirituelle ? ou de quoi alors ?

Le « spirituel » oriental, nourri à la sève de l'Inde (bouddhiste compris et Theravada aussi) pourrait-il supporter le reproche de n'être pas assez « spiritualiste » de la part de l'Occidental chrétien, missionnaire compris, adepte aveugle et propagandiste de la civilisation de consommation, incapable de vivre sans une multitude d'accessoires, de matériels multiples et sophistiqués, de commodités très matérielles aussi, incapable, sans être porté, de faire quatre pas qui seraient si bénéfiques pour sa santé, sans déplacer en même temps les tonnes de ferraille de sa voiture, aux « volontés » de laquelle il se plie comme un esclave, car elle ne peut pas passer n'importe où (à preuve, la mobilité des armes modernes, roulantes ou volantes, affrontées à

quelques commandos de partisans). Et les Missions « spirituelles » occidentales : pourquoi tant de matériel, de moyens et d'accessoires, s'ils croyaient à la puissance de l'esprit, ou s'ils étaient très sûrs du dynamisme spirituel du Message ? Ne voient-ils pas qu'avec leur clinquant, ils attirent surtout des « alouettes »... que nous leur laissons volontiers d'ailleurs ?

Quand on a une « envie », à l'occidentale, on se la fait passer en accordant à l'envie la chose dont elle avait envie ; curieuse façon d'éteindre le feu en l'alimentant en combustible. Le fils de l'Inde, bouddhiste compris, fait « passer » l'envie en y renonçant.

Et l'animisme, la religiosité, dans le bouddhisme du Sud, comment les mêmes qui lui en trouvent trop, à la regarder sur le terrain, ne lui en trouvent pas assez pour pouvoir dialoguer au niveau de la doctrine ?

Sur cette question des dieux et de la religiosité, opposer grand et petit Véhicule n'est pas très valable. Au plan de la religion, du bouddhisme populaire, quel que soit le nom qu'on donne aux dieux des deux côtés, cela ne change pas grand-chose au fond. Et que ces substituts des dieux soient au Sud moins facilement accueillis dans le Temple n'est peut-être pas plus mal.

Au sujet des dieux des nations, devrions [-nous] encore être [...] à notre époque aveuglément tributaires de la polémique biblique contre les idoles ? Y a-t-il vraiment jamais eu un homme sur la terre qui ait vraiment dit à un caillou ou [à] un morceau de bois : « Toi, caillou, tu es mon dieu ; je te reconnais pour mon Suprême » ? Une idole a toujours été au moins confusément un symbole et n'a jamais valu qu'à titre de signe ou support d'un autre. Passe que les chrétiens locaux, à qui on a fait le catéchisme comme ça, continuent à tourner en ridicule les païens de bouddhistes « d'adorer » (honorer) le platras de l'image du Buddha. Mais qu'il faille encore entendre, de touristes occidentaux se disant, au besoin, professeurs, docteurs, prêtres, dire de pareilles sottises à un moine qui a fait des études universitaires, mais que l'autre croit ignare et idôlatre, puisqu'il est païen, du moment qu'on l'a vu se prosterner devant l'image du Buddha... .

Et les divinités secondaires. Les Occidentaux n'en ont-ils pas sous d'autres noms ?

Au lieu de se scandaliser devant le foisonnement des mythologies, tirant profit des travaux modernes dans les domaines de l'histoire des religions, des recherches ethnographiques, des études des problèmes de langage, nous pourrions peut-être nous demander si ce ne serait pas nous qui les interprétons de travers, ces « idoles », en ne leur reconnaissant qu'un seul sens : le sens littéral. Et si c'était un « langage » qui voulait dire autre chose ? Et si les antiques civilisations de la parole dite et écoutée inlassablement n'avaient pas attendu les ethnologues modernes pour soupçonner, et même savoir tout simplement comme vérité allant de soi sans qu'on ait besoin de l'expliquer en long et en large, que autre chose était la matérialité littérale de la fable et autre chose le sens signifié. L'usage spontané des diversités de sens était longtemps en usage dans l'humanité avant que nous n'en faisons la théorie ! Avant même les écrivains et les rédacteurs, les conteurs et les narrateurs pré-bibliques n'avaient pas besoin du document romain de 1948 sur les genres littéraires pour parler et dire quelque chose sur plusieurs claviers de sens. Pour la mécanique, nous avons battu les anciens, mais pour la finesse, on nous a précédés. Il y a bien quelque temps d'ailleurs que, rencontrant les cultures baptisées « primitives », les grands voyageurs curieux issus de cultures pas primitives s'étaient aperçus que pour le maniement des mots et des sons, on pouvait nous en remonter. Je ne suis pas le seul sans doute à avoir, avant la guerre, parcouru les humanités grecques et latines sans que personne nous détrompe de croire que les mythes grecs n'avaient pas d'autre contenu que la matérialité du récit, simples jeux de composition littéraire. Pour les premiers chapitres de la Genèse, ce n'était pas plus compliqué, au détail près, que ça s'était passé comme ça, contrairement aux « fables » grecques. Quand le sens est univoque, ce n'est pas plus compliqué d'un côté que de l'autre. Pour les fables de La Fontaine et les paraboles de l'Evangile, on ajoutait au tiroir : il y avait en plus la morale de l'histoire. Après la guerre, on accéda aux divers sens des Ecritures et aux « genres littéraires ». Quand au problème des mythes et des symboles, c'est beaucoup plus récent.

Pour la foisonnante mythologie indienne, un indice assez frappant pourrait nous faire soupçonner que peut-être toutes ces générations et aventures des dieux ne sont ni dites ni entendues au sens littéral : c'est que tout cela évolue, change, se transforme selon le goût du conteur, et que personne ne s'en scandalise. Des dieux, libre à chacun de choisir son préféré parmi ceux déjà connus ou de s'en inventer un nouveau (cf. *Rama Krishna*) : le dieu de la poésie choisi comme préféré n'est qu'un support, un point de fixation, comme une marque sur le chemin, un signal planté sur la piste et qu'on peut voir de loin, permettant de ne pas s'égarer dans l'itinéraire spirituel de la quête de l'Absolu, dont le foisonnement insaisissable et in-maîtrisable de la mythologie est là comme signe de l'inépuisable potentialité.

C'est une tentative de dire, de signifier ce dont nul langage d'homme ne saurait épuiser le sens, qu'il ne peut que suggérer par percées maladroitement, le foisonnement et l'incohérence étant

eux-mêmes signifiants, servant d'indice révélateur pour l'étourdi qui se laisserait hypnotiser par la matérialité de la fable.

Une mythologie trop bien construite, trop logiquement agencée à la manière grecque n'est-elle pas plus dangereuse pour les gens simples qui risqueront d'être pris à la glu du sens matériel, littéral, et de croire que la réalité est bien comme ça.

Un langage mythique trop vraisemblable risque de tromper et de se faire prendre au sens littéral. Comme, sur un message codé, le déchiffreur expert sait retrouver facilement le chiffre indiquant le code de chiffrement employé, il est bon que le récit mythique porte quelque indice, des détails invraisemblables par exemple, qui indiquent qu'il y a là langage codé, multiplicité de sens possibles, et qu'il faut décoder, interpréter. Ainsi, [en est-il du] serpent qui parle dans le récit de la Genèse, [pour indiquer] la mesquinerie du larcin comparée à ses conséquences.

Les anciens conteurs d'Israël qui ont adopté et adapté ces récits étaient plus fins que ceux qui les lisaient, à une époque encore récente, eux qui, pour véhiculer les balbutiements du sens de l'héritage d'expérience ou d'intuition spirituelle du clan n'hésitaient pas à répéter les mythes communs aux fils de Sem. Ils n'ont pas peur en particulier de répéter, à leur manière, les cosmogonies babyloniennes.

L'Inde védique aussi avait ses récits cosmogoniques. Le Buddha et ses disciples, authentiques fils de l'Inde, ne les ont pourtant pas répétées. Ce langage a dû leur paraître trop anthropologique pour être récupéré : ils n'avaient rien à en faire avec ces historisations ; les mythes des origines n'ont pas été admis à figurer dans la Doctrine, et même la croyance à la réincarnation a été démythifiée de ce qu'elle avait de trop historicisant : transmigrations, réincarnation sont des concepts absolument repoussés par le Buddha et l'enseignement bouddhiste. (Les théosophes et spirites occidentaux ont cru que le Bouddhisme parlait comme eux sur ce point, et ont créé la confusion... sans compter paroles et écrits de bouddhistes connaissant mal leur doctrine.)

Comment un disciple du Buddha serait-il réincarnationniste, s'il est fidèle à la doctrine d'*anatta, no soul, no self*, non-moi, pierre fondamentale de la Doctrine du Maître ? Qu'est-ce qui émigrerait quand on nie la permanence de cet agrégat psycho-physiologique appelé moi ? (Attention, on parle toujours un langage empirique : il est vain d'opposer ces affirmations à celles d'une métaphysique, d'un raisonnement spéculatif, terrain sur lequel le Buddha a toujours refusé de s'engager.) A la mort, on ne peut constater [que lors de] la désagrégation du moi psycho-physiologique, seul le bilan karmique (ou « moral ») non épuisé peut appeler une suite. La Doctrine bouddhiste n'affirme pas autre chose. (Le mot le mot « renaissance » n'est pas dans le pali : *jati* veut dire « naissance », sans le « re »).

S'il a repoussé les cosmogonies indiennes, le Buddha a par contre adopté le langage de la cosmologie. En fait, le « monde » considéré n'est que le monde de la vie : les différents étages ou degrés du vivant. Ces *bhumi*, « sphères » ou étages échelonnés sont moins des mondes ou des domaines que des niveaux de devenir, des degrés d'être, des niveaux de perfection dans l'existence (*bhava*). En fait, [il s'agit d'] un langage symbolique pour dire des degrés de dégagement de l'animalité et de progrès vers la spiritualisation, des degrés d'avancement spirituel. Un peu à la manière de des enceintes étagées et concentriques du Château de l'âme mystique de Thérèse d'Avilla, on part des plus basses « demeures des séjours infernaux » de la bestialité, de l'animalité, de brutalité, sensualité, [vers l'] humanisation, en montant toujours les six étages des « ciels », *savarn*, des « anges », *devas* ; plus haut encore, les 17 étages des paradis des dieux, *Brahmas* ; plus haut encore, les quatre derniers étages des sur-dieux les plus spiritualisés ; et là, on plafonne, on est au sommet du donjon. Cet étagement des « mondes » est fini, clos : depuis la plus basse bestialité jusqu'à la « moralité » la plus élevée, depuis les plus terribles châtements en bas jusqu'aux plus hautes récompenses des plus hautes béatitudes. C'est le monde clos de la « moralité », du règne de la loi du bien et du mal, et de sa juste sanction, de l'acte et de son fruit, de l'acte portant son fruit, et du fruit conditionnant, motivant l'acte. Tous ces mondes étagés, à travers toute sa diversité hiérarchisée, c'est encore du même ordre, d'ordre du monde, du « mondain » : *lokiya*.

Tout autre, « l'inconditionné », le « transmondain », le supramondain, *lokuttara*, n'est pas dans le « château », et ne peut pas y être, fût-ce sur le toit, car il est « d'un autre ordre ». Serait-il autre part, dans un autre château ? Entendons-nous bien : si l'on [ne l'a] pas encore fait, ce serait le moment de comprendre ce langage, jouant sur trois claviers de sens :

A. Une première couche de sens littéral : l'écorce tout à fait extérieure et grossière du sens, une topologie des lieux, des séjours, des enfers, des terres, des ciels, des paradis. Une cosmologie.

B. Une seconde couche de sens assez littéral : non pas des séjours. Mais :

1. des catégories d'individus, des classes d'êtres vivants, brutes, bestiaux, démons, hommes, *dévas, brahmas*. Une zoologie. Ou bien pareillement, les êtres assujettis aux sens et aux

classes des sens, *kama* (un freudien traduirait peut-être : sexuels, mais c'est un peu trop étroit), des brutes aux *devas* compris.

2. les êtres possédant une corporéité de matière « subtile », légère, *rupa*, soit les *brahmas* inférieurs et moyens.

3. les *brahmas* supérieurs, « immatériels », *arupa*.

C. Un troisième sens, le vrai sens dernier, le seul intéressant : non pas des séjours, ni des catégories de vivants, mais des qualités de comportement, des niveaux de « moralité ».

En bas, les trois conduites passionnelles des trois kilesa : brutalité, bêtise, sensualité. Puis, la conduite de moralité moyenne, digne des hommes et des hommes et *devas*. Puis, une « haute » moralité au niveau des vertus altruistes, dignes des dieux *brahmas*.

Le Buddha n'a pas inventé ce langage ; il le parla parce que l'Inde le parlait avant lui, avec son jeu de significations. Il est présent partout dans les Ecritures, et il est dans la bouche de tous les bouddhistes. Cependant, il faut s'attendre à des diversités d'accent selon le degré d'évolution religieuse des gens ; cet extraordinaire langage s'adapte à la faim de chacun. Plus on est près de la religiosité populaire, plus c'est le sens littéral, les deux premières couches de signification qui fascinent, s'accordent à merveille avec une interprétation pareillement littérale de la « Roue du Devenir » qui retombe au niveau de la pure métempsychose d'une âme qui, « émigrant » de sphère à sphère, de séjour en séjour, se « réincarne » plus haut ou plus bas selon ses fautes ou ses mérites, selon sa conduite morale, ce qui réduit le troisième niveau de sens, le subordonne au vulgaire sens littéral, dont il reste l'esclave non encore libéré. On trouvera des gens « instruits » qui sont bien loin d'avoir saisi la radicale démythisation que le Buddha fait subir au langage religieux de l'Inde, si on veut le suivre jusqu'au bout. Chacun abandonne la course quand il se sent trop essoufflé. Mais on en trouve de moins « instruits » qui vont un bon bout de chemin... .

Et pourtant, nous ne sommes pas encore au bout du Chemin du Buddha. On pourrait croire que, parvenus à la haute moralité altruiste des dieux *brahmas* supérieurs, le dernier mot est dit. Et à ce niveau-là, le bon bouddhiste a la conviction qu'il a déjà laissé loin derrière les théistes occidentaux qui limitent leurs ambitions au niveau des *savarn*, les demeures célestes des *devas*, comme d'ailleurs la religion populaire vaguement teintée de bouddhisme, mais encore très imprégnée de l'animisme et du brahmanisme pré-bouddhiste.

Non, le dernier mot n'est pas dit ; en réalité, tout est encore à dire. Se lancer tête baissée à l'escalade des étages du château de la moralité, avec l'espoir d'obtenir un jour, à force de mérites, la merveilleuse destinée des séjours des dieux *brahmas*, où l'on peut s'enivrer du nectar du fruit de ses bonnes œuvres, aveuglé par son bonheur, sans voir dans quel monde clos et sans issue nous emprisonons la dialectique des conditionnements réciproques de l'œuvre et du fruit de l'œuvre. Miser sa destinée dans l'ordre de la moralité, c'est sans doute s'assurer des fruits dans cet ordre, car dans son ordre tout porte fruit, de son ordre. Mais c'est un monde clos, limité au fruit de l'œuvre, à la mesure même de la limite de l'œuvre. En définitive, c'est se fourvoyer. D'où est donc sortie cette doctrine ? A l'époque du Buddha, la Bagavat-Gitâ n'était pas encore écrite, mais les premières Upanishads l'étaient, et les idées précèdent les Ecritures.

[D'un] plus grand réalisme, dans l'audace de la visée spirituelle, le Buddha convie son disciple, s'il est capable de comprendre son langage, de ramener sa pensée, des délices des paradis des dieux bienheureux et inconscients de leur misère subtile, vers le moment présent, la réalité, plaque tournante d'où il faut repartir, non pas à l'escalade d'un autre château de bonheurs meilleurs, convertir, non pas sa marche, mais son regard : conversion radicale qui décentre définitivement de « soi », de son œuvre, de sa vertu, de son mérite, se désaliéner du « soi » et de la recherche de « soi » et du « sien », se désaliéner du fruit de ses œuvres, de ses mérites, que l'on croirait posséder pour soi, quand c'est plutôt eux qui alors nous possèdent. La « conduite morale » n'est pas périmée, mais dépassée par conversion de son centre de gravité. On continue à faire son travail, son métier, à remplir ses obligations familiales, sociales ; on continue à veiller à la droiture des pensées, des paroles, des actions, à la maîtrise des dynamismes du corps et du mental. Le mérite, la vertu ne sont pas un but. Liberté et autonomie de la pensée, la parole, l'action, la vigilance, l'attention, l'intention, la vision spirituelle correcte, tout ce qui précède sera juste et correct, conforme à la vérité, à la loi de nature, *Dharma*, norme suprême. L'apparence, la littéralité du comportement n'est pas changée, mais le sens est tout autre : il n'est plus « mondain », *lokiya*, de l'ordre de la moralité close de l'acte polarisé par son fruit. Mais « supramondain », *locuttara*, libéré, désaliéné, l'agir libre polarise par la seule transcendance du *Dharma* Inconditionné.

Voilà donc, de façon radicale, neutralisée et démythisée, et même démythifiée, cette cosmologie mythologique, le mythe de la Roue, le mouvement cyclique des migrations de séjour en séjour, montant et descendant l'échelle des sphères du devenir.

C'est non seulement le sens littéral des séjours et de leurs habitants, mais même la troisième signification, moralisante et encore toute enlisée dans la « mondanité », qui est transfinalisée, convertie dans un sens ultime qui n'est plus de cet ordre.

Mettant en mouvement, la Roue de la Loi (du Dharma, de la Vérité Ultime), le Buddha a lancé le dynamisme qui fait éclater en morceaux la Roue où s'enchaînent toutes les aliénations humaines, y compris la plus subtile, la plus cachée, celle qui se drape dans le manteau du mérite, de la morale, de la vertu.

La « conduite morale » dont le moteur est la perspective de la sanction, espoir de récompense ou crainte de châtement, est aux yeux du Buddha une aliénation, un esclavage sous la domination d'un tyran qu'on se fabrique soi-même : on peut l'appeler la Loi, ou la Maxime du monde ; c'est du « mondain », *lokiya* ; cela ne change rien à la réalité qui est ce qu'elle est, dans son ordre de vérité, inaliénable ; l'aliénation ne peut être qu'au plan du sujet, du vivant, donc d'un psychisme capable de connaissance, de connaissance vraie, *vijjâ* ou *pañña*, par adéquation à la réalité et à sa vérité, ou bien de connaissance fautive, erreur, illusion, *a-vijjâ*. L'aliénation ne peut être dans les choses qui sont ce qu'elles sont sans possibilités d'erreur. L'erreur, et donc l'aliénation, ne peut être le fait que de l'homme : c'est la contrepartie normale de sa possibilité de Réalisation spirituelle, autonome et libre, s'il « fait » la vérité. *Lokiya*, le « mondain », c'est le déterminé, le conditionné. Or, la Vérité de l'homme, c'est l'autonomie, la liberté, l'inconditionné ; c'est d'un autre ordre, « supra-mondain », *locuttara*. C'est là sa vérité, son « idéal », la vérité de ce qu'il doit être, sa vraie nature première à réaliser.

Au départ, l'homme n'est pas, dans la plénitude du terme, autonome, libre, inconditionné : il le sera au terme, lorsqu'il aura pleinement maîtrisé la vérité de ce qu'il est, qu'il sera vraiment « devenu ce qu'il est ». Au départ, il est tout affecté de conditionnements multiples : matériels (ce ne sont pas ceux-là qui font problème, étant extérieurs et normaux, n'affectant pas la vraie liberté), physio-psychologiques (c'est déjà beaucoup plus conditionnant). Enormément conditionné, à moins d'être tout à fait aliéné au sens propre, pathologiquement, il n'est jamais tout à fait nécessairement, déterminé. Entre conditionnement et détermination, il reste une marge plus ou moins large à la liberté, à l'autonomie du choix. Maîtriser de mieux en mieux les conditionnements internes, élargir la marge de la liberté, voilà la vérité de l'homme, la Loi de sa vie, la vraie Loi de nature, la Loi transcendante qui mène à la Réalisation, que le Buddha a « vue » et « réalisée » (dans tous les sens du terme). C'est la Loi libératrice dont le Buddha a mis en mouvement la Roue pour l'humanité.

Se donnant une autre loi, la loi « mondaine » de la moralité, qui est fondée sur un déterminisme, celui de l'œuvre par le fruit de l'œuvre, l'homme, au lieu de choisir la liberté, s'aliène, [devient] « mondain » au double plan : de l' « opinion » ou vision des choses, et au plan du comportement, de la conduite pratique. [Insensé est l'homme] qui projette, par l'œuvre narcissique de « son » perfectionnement moral, de s'approprier un genre d'infini dans le monde clos de la moralité, de la « mondanité » des « séjours » bienheureux des Paradis de la mythologie.

Au point où nous en sommes, il doit être possible de soupçonner par quelles voies le bouddhisme est logiquement amené à trouver, au fond, bien « mondaines », *lokiya*, toutes ces religions qui veulent donner aux autres des leçons de spiritualité et ne savent pas situer leur itinéraire spirituel autrement qu'entre le Paradis des origines et les Paradis de la fin.

Les religions ne prouvent-elles pas ainsi leur incapacité à démythifier radicalement les vieilles images et les vieux symboles, à transcender, ne disons pas les horizons, car toutes connaissent d'autres terres et d'autres cieux, mais à transcender radicalement tous les « mondes », toutes les sphères imaginables, tout ce « mondain », et qui reste mondain aussi loin et aussi haut qu'on monte, même dans un « au-delà » localisé dans la même direction, et même dans quelle direction que ce soit. Car toutes les « directions » sont des impasses, et sauter par-dessus l'obstacle qui ferme l'impasse n'apporterait pas de solution.

C'est au départ, sur la plaque tournante de l'aujourd'hui, du maintenant qui est donné, [qu'il faut] s'abstenir de partir dans aucune direction ; sur place, [il faut] creuser le réel, convertir sa vision. [Et alors,] immédiatement périmée la vision « mondaine », c'est l'Eveil (du Buddha ou du Zen, c'est le même) ; rien n'est comme avant, c'est d'un autre ordre. Et on se remet à son travail quotidien, ses obligations familiales et sociales, ses relations, ses amitiés, ses humbles résistances à l'égoïsme foncier de la nature ; littéralement tout [est] pareil, significativement tout [est] autre. Car tout est dans le Sens, la signification.

Mais comme l'écorce est la même, et la littéralité est toujours en puissance de dérober le Sens, ceux qui ont vraiment conscience de porter un « autre » sens devraient donner une grande

attention au langage, car il est l'unique « porte » du sens : il le porte et il l'ouvre. Attention au langage des autres, pour percer l'écorce du sens littéral, en vue duquel le langage a été articulé.

Attention à notre propre langage ; éviter de jeter les perles aux pourceaux, car elles seraient prises pour des grains de maïs, et de s'y casser les dents justifierait qu'on crie à la supercherie. Est-il sage d'adopter sans discernement, pour « dire » la Doctrine, le langage de la mythologie et de la religiosité populaire, et cela sans explications ? Le désir de parler à la religiosité populaire son propre langage univoque peut-il justifier qu'on se condamne définitivement à ne jamais être compris de ceux qui, en face de nous, sont à ce point conscients des équivoques de ce langage que, suivant l'exemple de leurs Ecritures, ils sont réticents à employer, et, quand ils l'emploient avertissent fréquemment de la transposition à faire du langage métaphorique, symbolique, anthropomorphique, mythique ? Ils ont, bien sûr, pour désigner ces divers claviers de sens, des mots qui, comme les nôtres d'ailleurs, ne sont pas inventés d'hier. Seulement, à la différence de la Bible qui fait jouer tous ces sens sans le dire explicitement, comptant sur la finesse de l'auditeur ou, au moins, la parole du commentateur, leurs Ecritures font explicitement la théorie de ces manières diverses de signifier.

Il semble assez douteux qu'à l'intérieur des cercles chrétiens, quelqu'un sache formuler ses distinctions de sens avec la terminologie qu'ils emploient, eux. On s'abstient tout simplement de parler de ça. Les bouddhistes instruits ont des Bibles, et quelques autres livres chrétiens. Aux deux universités monastiques, on « étudie » les autres religions. A une époque, c'était même un prêtre catholique qui donnait ces cours ; je sais qu'il leur « prouvait » l'existence de Dieu et la divinité du Christ, mais leur parlait-il de l'interprétation des Ecritures ? Confirmés dans leurs soupçons par la façon de s'exprimer des chrétiens, et ne trouvant pas dans le texte de la Bible d'indication contraire, les milieux bouddhistes, instruits, monastiques et laïcs de Bangkok sont unanimement persuadés que les chrétiens doivent croire les récits de la Bible au sens littéral, et au sens anthropomorphique total pour ce qui est de Dieu.

D'ailleurs, comment un chrétien, sur les questions d'herméneutique, essentielles chez eux comme chez nous, comme sur bien d'autres problèmes de base, comment un chrétien pourrait-il leur tenir un langage valable, sans connaître la terminologie classique chez eux, laquelle est consacrée et fixée, car elle est dans les Ecritures, à la différence de la nôtre qui varie dans son expression et suit certains modes ; ce qui est inouï chez eux. La conclusion la plus obvie des conversations récoltées par un moine bouddhiste (qui me les rapporte régulièrement) auprès des touristes que son travail lui fait rencontrer tous les jours, et qui se présentent souvent comme professeurs, et assez fréquemment [comme] prêtres et pasteurs, c'est que « chez nous » (chrétiens) il paraît inconcevable qu'« ils » puissent avoir idée de ces choses si compliquées et si récentes chez nous et que même si on savait comment leur en parler, ils ne pourraient pas nous comprendre. « Ils nous prennent pour des ignorants », conclut ce moine. Restera-t-on indéfiniment incapables de nous découvrir mutuellement des divergences des significations ?